

Tangence



Yves Boisvert, *La balance du vent*, Saint-Lambert, Le Noroît/Le Dé bleu, 1992.

Claudine Desrosiers

Number 39, March 1993

La fiction postmoderne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025761ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025761ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrosiers, C. (1993). Review of [Yves Boisvert, *La balance du vent*, Saint-Lambert, Le Noroît/Le Dé bleu, 1992.] *Tangence*, (39), 147–149.
<https://doi.org/10.7202/025761ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

d é l i n e

**Yves Boisvert, *La balance du vent*, Saint-Lambert,
Le Noroît/Le Dé bleu, 1992.**

SUD

CENTRE

EST

OUEST

NORD

Yves Boisvert, *La balance du vent*. J'apprivoise d'abord l'objet, sa texture, sa forme destinée à tenir juste dans la main. Je l'ouvre et je m'arrête au hasard de la pression des doigts. Je respire l'odeur du papier. Mes yeux s'attardent sur un mot, une phrase, une page entière. Ça y est, je plonge. Je choisis le centre. Cette partie, associée au mouvement et à l'intuition, m'invite à entrer dans le texte. Sa position de front, dans le graphisme de la note de l'auteur, sa place dans le livre et son contenu m'attirent, tel l'aiguillon vers le nord. Peut-être parce qu'elle est la plus courte. Peut-être parce que le centre marque l'intersection, le point tournant, le point aigu, en même temps qu'il signifie la réunion, la rencontre.

Le contraste entre les limites physiques d'une feuille de papier, d'une toile et l'espace illimité qu'offrent les formes, les couleurs, les mots, me ravit et m'envoûte. Les poèmes de Boisvert ont cette capacité d'ouvrir l'espace. Une œuvre impliquant un travail actif du lecteur, une œuvre à suivre à petits pas.

«[I]ls marchent les paupières en retrait / autrement plus loin que la ligne de conduite / les séparant d'eux-mêmes / [...] / la ligne s'estompa / ça les enfargea net» (p. 30): à la fois singulier et multiple, le centre: là où les lignes se juxtaposent, se confondent. Aller au delà de la certitude d'avoir devant soi un cadre défini, ouvrir les frontières, trouer la toile, prendre le risque que le vent s'engouffre: «mais n'en faites pas trop / on n'y croyait plus / [...] / accueillez en vos cœurs cette séparation / habituez-vous à laisser les portes débarrées» (p. 30). Ces textes, ils me parlent. Ils manifestent un certain parti pris des choses. Comme si la réalité nous frappait en plein visage, un corps à corps de mots qui suent sang et eau. Bien plus fort que le message, c'est un cri du cœur, la condition humaine éparpillée à tout vent. Il faut gueuler les mots de Boisvert pour en sentir toutes les odeurs.

Il y a quelque chose d'infiniment séduisant dans ces textes, de dur et de romantique à la fois: une voie pour la liberté et la justice, allant de la stricte intimité aux enjeux politiques. Ce recueil nous transporte, chaque poème dévoile une scène, un décor, des états que la vie surprend au détour d'un jour, d'un corps, d'un bâtiment, d'une cour. «[U]ne île se dépasse / oubliant son fait et sa mesure / les mains tendues d'une autre faiblesse / les poumons accomplis aux possibles hasards / le visage instructif / en cas d'espérance» (p. 35): cela me rappelle cette fuyante — une ligne de conduite? —, semblable aux frontières de l'île; le vent, les marées, le temps ne cessent de l'estomper et de la définir à nouveau, d'où l'impossible délimitation du dehors et du dedans. Il y a Boisvert écrivant un texte, moi lisant ce texte, et «je» fait de tous les textes lus, vécus, lisant-écrivain un texte. Et si au commencement était le verbe, et si au commencement était l'action, la balance du vent m'entraîne dans ce mouvement du verbe à l'action, de l'action au verbe.

Me voici, maintenant, emportée par le vent d'est: «hier encore / j'ai pris la plume / pour exhiler un ressentiment personnel / qui a jailli du tréfonds d'une indignation poétique» (p. 54). Si Boisvert prend la plume, c'est peut-être pour affirmer le droit de dire autrement. La vérité, il nous la crache en pleine face. De tout mon corps, mes mots tentent d'appriivoiser la force de ce recueil. Tout ce que les mots peuvent donner. La représentation se fragmente, s'éparpille, les jeux de forme brouillent mes entrées. C'est que des fissures, il y en a: des morceaux de vie qu'on tranche au couteau, des tranches de vie, comme on dit,

des chapitres d'où une veine s'écoule, «et comment distinguer ses amis / de ses amis?» (p. 146)

«[L]es amis qui traversent les ponts / et ceux qui rêvent sur les ponts / comptent le même nombre de lettres / dans leurs noms» (p. 47). Que le verbe «se désaffecte» de sa fonction première et que la scène qui se dévoile demeure suspendue, «ils méditent au bord du tablier / jonglent à ce qui doit advenir / s'ils le feront / ou non / à défaut de quoi / un ange dispose de quelques secondes / pour apprendre à nager» (p. 47). La haute tension sémantique dont cette scène est devenue le lieu pose la question du jugement éthique dans une situation limitée où le souci de vérité exige que l'on tranche de manière binaire. «Si tant est qu' / une chaise mal placée / mérite la reconstruction / d'un édifice» (p. 51).

À l'ouest le corps et les mots nous mènent jusqu'aux autres. Le vent embrasse toute l'ambiguïté des sentiments qui s'expriment à travers chaque être. De la danseuse de bar à la fiancée du livre, la première, fidèle à ses enfants et la seconde, qualifiée de peau de vipère, il y a de quoi brasser les plus nobles prétentions du simple citoyen. Boisvert réussit à troubler le lecteur dans cette partie ouest où la réalité crue de ses mots choque, et en même temps la réflexion sur les conditions véritables qui permettent de nuancer «l'idée justement revenue d'être heureux» (p. 70).

Au sud comme au nord, il écrit la vie, ce qui touche à la mort. Il écrit tout contre elle. Tout tremble dès que l'on frappe la question du sens. Boisvert plie, déplie et plisse dangereusement le verbe. Tout ce vent secoue notre tranquille assurance, notre inconscience; il pose des questions, il attend des réponses. Il scrute à fond les états, les émois, les convictions des êtres les plus démunis; puisse-t-il s'agir de chacun d'entre nous.

Claudine Desrosiers